

## LE STATUT DE L'INDE

Le crise indienne est depuis longtemps entrée dans la phase aigüe. La lutte entre le nationalisme hindou et l'impérialisme britannique devient chaque jour plus violente. Indépendamment de la campagne de désobéissance civile déclenchée par Gandhi, des actes de terrorisme ont été commis un peu partout. Bref tout un continent est en effervescence, et nul ne peut prévoir ce qui sortira de l'agitation actuelle.

Une conférence anglo-indienne doit se réunir ces jours-ci à Londres en vue de chercher les moyens propres à réaliser une entente entre l'Angleterre et l'Inde, à doter celle-ci d'un statut qui satisfasse les aspirations indigènes tout en sauvegardant les intérêts britanniques. Cette conférence que les journaux anglais baptisent de *Round-table conference* ou « conférence autour d'une table ronde » et sur laquelle on fonde beaucoup d'espairs, s'est-elle déjà réunie, ou bien a-t-elle été ajournée ? Les radios ne nous ont encore rien appris à ce sujet.

Il n'est pas inutile de rappeler dans quelles circonstances elle a été décidée en principe depuis plus d'un an et comment se présente le problème du statut politique de l'Inde. Ces questions ne sauraient nous laisser indifférents, car ce qui se passe chez les autres nations asiatiques en mal de transformation et de réformes peut être pour nous un précieux enseignement, et en tout cas peut nous inciter à faire d'utiles réflexions sur nous-mêmes.

Après l'échec des réformes Montagu-Chelmsford décrétées en 1919, échec dû à la campagne de non-coopération de Gandhi, et aussi à l'hostilité du *Civil Service*, le Gouvernement anglais avait décidé en novembre 1927 de nommer une commission parlementaire dirigée par Sir John Simon pour étudier les réformes à apporter en 1930 au régime constitutionnel de l'Inde; cette commission a fait deux séjours aux Indes, elle a travaillé consciencieusement et a déposé en 1929 son rapport. Mais elle s'est heurtée dès le début à une opposition systématique de la part des nationalistes indiens qui la boycottaient litté-

ralement, sous prétexte qu'elle ne comprenait aucun nombre hindou. Ils refusaient d'avance d'accepter ses conclusions et créaient autour d'elle une agitation qui n'a pas peu contribué à la discréditer auprès de la population.

Il s'est alors avéré impossible de se baser sur le travail de la commission Simon pour décider des réformes à entreprendre. L'idée est donc venue de réunir une vaste conférence de tous les partis ou groupes indiens avec l'Angleterre, conférence qui est en principe décidée pour le 29 octobre 1930 à Londres.

Cette idée a été favorablement accueillie et par les Indiens, et par les princes autonomes, maharadjahs et autres, et par l'Angleterre elle-même. Les Indiens mécontents d'être exclus de la Commission Simon ont vu dans cette conférence anglo-indienne une occasion de prendre leur revanche et de faire valoir pleinement leurs revendications. Les princes autonomes qui, bien que vivant en marge de l'Inde britannique, sont inquiets des progrès de l'agitation démocratique qui peut d'un jour à l'autre gagner leurs propres Etats, veulent de leur côté agir sur la conférence où ils seront représentés pour l'empêcher de sanctionner des concessions trop dangereuses à leurs yeux. Enfin l'Angleterre elle-même est heureuse de saisir cette occasion pour donner au problème indien une solution satisfaisante, élaborée dans des conditions se rapprochant autant que possible de l'unanimité.

Mais à côté de cette note optimiste donnée par les journaux dans les premiers jours de Septembre, on perçoit déjà l'écho de difficultés de nature à compromettre le sort même de la conférence. La décision prise par le gouvernement travailliste d'écarter de la conférence Sir John Simon, le président de la précédente commission d'études et de ne pas prendre comme base de la discussion son rapport, a, paraît-il, profondément mécontenté les autres partis anglais, notamment les conservateurs. D'autre part, recherchant un apaisement avant l'ouverture de la conférence, le gouverne-

ment est entré en pourparlers avec Gandhi et les autres leaders nationalistes actuellement en prison pour les engager à arrêter la campagne de désobéissance civile; ceux-ci se sont montrés intransigeants et une entente paraît impossible à réaliser avec eux.

Dans ces conditions, nous pouvons nous demander si la fameuse « conférence de la table ronde » a pu se réunir à Londres.

En tout cas, ce que nous pouvons dire, c'est que le problème constitutionnel de l'Inde n'est pas près d'être résolu.

Les exigences des nationalistes indiens sont telles qu'il est peu probable que l'Angleterre puisse s'entendre avec eux sur les bases d'un compromis auquel aboutit fatalement toute conférence. L'entente est d'autant plus difficile que la conférence prétend grouper ensemble les représentants des partis révolutionnaires et les délégués des princes autonomes, ceux-ci, petits et grands, au nombre de 600 et s'appuyant naturellement sur l'Angleterre pour sauvegarder leur autorité et consolider leurs privilèges, et ceux-là luttant ouvertement contre la domination britannique.

Quelle est l'organisation actuelle de l'Inde que la conférence anglo-indienne de Londres se propose de modifier pour donner satisfaction aux revendications nationalistes ?

Depuis 1875, il n'y a pas eu moins de quatre chartes successives fixant l'organisation politique et administrative de l'Inde et ayant toutes pour but d'assurer aux indigènes une participation effective à l'exercice des pouvoirs locaux.

Voici l'organisation qui fonctionne à l'heure actuelle.

La magistrature suprême est exercée par le gouverneur général ou vice-roi, assisté d'un conseil exécutif. Mais le gouverneur général ne possède le pouvoir de légiférer qu'avec l'assistance de deux chambres : le Conseil d'Etat et l'Assemblée législative, comprenant l'une et l'autre une majorité de membres élus en dehors de toute intervention officielle et représentant proportionnellement à leur importance les grands groupements ethniques, religieux et sociaux du pays hindou.

A l'image du pouvoir central de la Colonie, les chefs des gouvernements provinciaux, — les provinces de l'Inde sont

de véritables Etats : celle de Bombay, par exemple, compte 20 millions d'habitants, celle de Madras, 38 millions, celle du Bengale, 47 millions, — les gouverneurs et vice-gouverneurs des provinces n'exercent leurs fonctions qu'avec l'assistance de conseils législatifs à chambre unique et dont les membres, dans la proportion minimum de 70 %, sont des membres élus.

La composition de cette partie élue des assemblées locales est déterminée, comme pour la partie élue de la législature centrale, par une division de la population en groupements de race et de religion, qui tient en outre compte de la répartition de ces groupements en population urbaine et population rurale.

Par ailleurs, au point de vue administratif, les provinces sont placées sous le régime de ce qu'on a nommé la *dyarchie*, régime particulier à l'organisation indigène, et qui consiste à diviser les questions intéressant l'administration de la province en « affaires réservées » et en « affaires transférées », les premières relevant du gouverneur assisté d'un conseil exécutif, les secondes dont il était prévu que le nombre s'accroîtrait graduellement, relevant du gouverneur assisté de ministres choisis parmi les membres élus de la législature locale.

Cette organisation instaurée en 1919 et connue sous le nom de « réforme Montagu-Chelmsford », du nom du Vice-roi et du Secrétaire d'Etat qui en furent les promoteurs, n'était considérée que comme une étape vers une transformation plus profonde et plus libérale dont le terme devait être un véritable statut de dominion. Elle devait fonctionner seulement pendant une période d'essai de dix ans, et au début avait paru donner pleine satisfaction.

Mais la situation a vite changé. Les partis d'opposition n'ont pas voulu attendre plus longtemps et ont réclamé de suite le dominion. L'Angleterre n'étant pas disposée à acquiescer immédiatement à leurs désirs, ils ont fomenté une agitation qui depuis n'a pas cessé et s'est traduite par la campagne de non-coopération de Gandhi. Celle-ci commencée en 1922 se continue encore et s'aggrave chaque jour. On connaît la suite. Le gouvernement anglais, pour trouver une solution à la situation, a nommé la commission Simon. Le rapport déposé par celle-ci est enfin publié en juin dernier.

Mais il n'a plus qu'une valeur documentaire ; mal accueilli par les Indiens qui lui opposent la « Constitution Nehru » préconisant une indépendance presque complète, il ne trouve pas plus de faveur auprès du gouvernement travailliste anglais.

Quelle est l'organisation proposée par le rapport Simon ?

Le *dyarchie* dans les gouvernements provinciaux est condamnée. La distinction entre services transférés et services réservés doit cesser. L'ensemble du mécanisme administratif provincial doit passer entre les mains de ministres hindous responsables devant l'assemblée locale. Des entités ne le cédant pas en importance aux grands Etats d'Europe, seront donc dirigées entièrement par un gouvernement hindou, émanant d'une assemblée élue et responsable devant elle. C'est d'elle, de cette assemblée, que relèveront tous les grands services publics, à l'exception de ceux dépendant du pouvoir central, tels que l'armée, les douanes, les P. T. T. et les cours d'appel.

Bref en temps normal, toute la vie politique reposera entre les mains des représentants élus de la population de l'Inde. C'est déjà un grand pas vers le statut de dominion.

Mais à côté du régime *normal*, il est prévu un régime *exceptionnel*, en cas d'obstruction, de non-coopération ou d'hostilité manifeste à l'égard de la Constitution. Dans ces derniers cas, c'est le retour pur et simple au système de colonie de la couronne, c'est-à-dire cumul des pouvoirs législatif et exécutif entre les mains du gouverneur. En d'autres termes, les provinces de l'Inde seront des sortes de dominions *conditionnels*.

En ce qui concerne l'organisation du pouvoir central, le rapport Simon transfor-

me la possession *unitaire* de l'Inde en un organisme *fédéral*. Jusqu'à présent les provinces étaient de simples subdivisions administratives de la *British India*. Le rapport propose d'en faire des cellules quasi-autonomes d'une Inde fédérale, comprenant aussi bien l'Inde britannique que les Etats protégés.

A l'assemblée législative d'aujourd'hui, la Commission substitue un Parlement fédéral élu par les Chambres provinciales, et gardant les pouvoirs législatifs d'aujourd'hui. L'exécutif reste ce qu'il est à présent, c'est-à-dire que les chefs des départements, les *executive councillors*, continuent à être responsables uniquement vis-à-vis du vice-roi et du gouvernement impérial.

La Commission préconise toutefois qu'on persévère à prendre un certain nombre de conseillers parmi les éléments hindous. Toute législation s'appliquant à l'ensemble de l'Inde doit avoir reçu l'assentiment du Parlement fédéral, mais le vice-roi doit être doté des pouvoirs nécessaires pour s'opposer à la mise en vigueur de lois compromettant l'ordre et la sécurité et les intérêts des minorités. Le cas échéant, il devra pouvoir recourir à des décrets-lois.

Telles sont, en résumé, les conclusions de la Commission Simon. Elles ne seront pas, bien entendu, adoptées telles quelles par la Conférence, et seront certainement combattues par les délégués nationalistes. Mais quelques-unes de ses suggestions seront retenues et se retrouveront, nous n'en doutons pas, dans le compromis qui résultera des travaux de la Conférence, et qui, sauf complications imprévues, devra constituer la charte provisoire de l'Inde, au moins pour quelques années.

PHAM QUYNH

## LE PROBLÈME DE L'INDE VU PAR UN INDIEN

Nous ne connaissons le problème indien que sous l'angle soit de l'impérialisme britannique, soit du nationalisme hindou, deux points de vue antagonistes qui apparaissent fatalement comme quasi-inconciliables.

Suivant qu'on se documente aux sources anglaises ou qu'on se réfère à des publications swarajistes, on a tendance à adopter l'un ou l'autre de ces deux points de vue, et le jugement formulé risque de manquer de l'impartialité ou de l'objectivité nécessaires.

C'est le cas des voyageurs étrangers qui ont visité l'Inde et en ont rapporté des relations souvent contradictoires, tantôt nettement sympathiques au mouvement national indien, tantôt franchement pro-britanniques et hostiles à la cause indienne. C'est le cas également de nombreux écrivains ou publicistes qui étudient pour ainsi dire sur pièces le problème de l'Inde, et suivant les tendances de leur esprit, leurs préférences personnelles ou même la nuance de leurs opinions politiques, penchent actuellement vers la thèse hindoue ou prennent parti pour l'Angleterre.

Aussi quand on lit un livre ou un article sur l'Inde, on se demande toujours si l'auteur a su être objectif, ou si au contraire il n'a pas, malgré lui peut-être, épousé une querelle dont il doit être juge. Et l'on voudrait tant connaître l'opinion, par exemple, d'un Anglais assez impartial pour juger la question indienne non plus à un point national mais largement humain, ou d'un Hindou assez libéré des préjugés religieux ou des passions politiques pour nous donner la note vraie sur son pays et sur ses compatriotes.

Cet Anglais, cet Hindou, ils doivent bien exister et leurs semblables sont peut-être plus nombreux que nous ne le pensons. Ils doivent se faire entendre dans l'intérêt de la vérité et de la justice, car le problème indien n'intéresse pas que l'Angleterre et l'Inde, il intéresse le monde entier.

Un grand esprit comme Tagore, nous savons bien ce qu'il pense du problème de sa patrie. Il condamne tout nationalisme étroit, répudie toute haine de race, toute agitation stérile et travaille sincèrement à unir l'Occident et l'Orient dans la vaste synthèse d'une civilisation universelle. Il n'est pas d'accord avec son illustre compatriote Gandhi, l'apôtre de la non-coopération, dont il admire la « sainteté », mais dont il blâme l'action politique. Cette doctrine de la non-coopération lui paraît comme une folie ; elle le blesse dans sa riche intelligence et dans sa foi intellectuelle.

« Je crois, affirme-t-il dans une page magnifique, en la vraie union de l'Orient et de l'Occident... Toutes les gloires de l'humanité sont miennes. *L'infinie personnalité de l'homme*, comme disent les Upanishads, ne peut s'accomplir que dans une grandiose harmonie de toutes les races

humaines... Ma prière est pour que l'Inde représente la coopération de tous les peuples du monde. Pour elle l'Unité est la Vérité et la division est Mayâ. L'Unité est ce qui comprend tout et par conséquent ne peut être atteinte par la voie de la négation... L'effort actuel pour séparer notre esprit de celui de l'Occident est une tentative de suicide spirituel... L'âge présent a été puissamment possédé par l'Occident. Ce n'a été possible que parce qu'à l'Occident est échue quelque grande mission pour l'homme. Nous, de l'Orient, nous avons à nous en instruire... C'est un mal sans doute que, depuis longtemps, nous n'ayons plus été en contact avec notre propre culture et que, par suite, la culture d'Occident ne soit pas placée à son véritable plan... Mais dire qu'il est mal de rester en rapports avec elle, c'est encourager la pire forme de provincialisme, qui ne produit que l'indigence intellectuelle... Le problème d'aujourd'hui est mondial. Aucun peuple ne peut faire son salut, en se détachant des autres. Ou se sauver ensemble, ou disparaître ensemble. »

Tagore se place ainsi à un point de vue plus universel que proprement indien. Il domine le problème indien en lui-même ; il le domine tellement qu'il perd toute importance à ses propres yeux. C'est d'ailleurs un artiste, plus occupé à poursuivre le rythme de son chant intérieur qu'à prêter l'oreille aux rumeurs de la foule. Il n'est qu'un chanteur, dit-il lui-même, qui se perd dans la multitude déchainée et veut se tenir au-dessus de la mêlée :

« Où suis-je, au milieu de la foule, poussé par derrière, pressé de tous côtés ? Et quel est ce bruit qui m'entoure ? Si c'est un chant, alors ma *sitar* peut en saisir la mélodie, et je me joins au chœur, car je suis un chanteur ; mais si c'est une clameur, alors ma voix est étouffée, et je suis étourdi. J'ai essayé tous ces jours, y tendant l'oreille, de découvrir une mélodie ; mais l'idée de *non-coopération*, avec son formidable volume sonore, sa menace agglomérée, ses clameurs de négation, ne me chante rien. Et je me dis : — Si vous ne pouvez marcher du même pas que vos compatriotes, en cette grande crise de leur histoire, gardez-vous de dire qu'ils ont tort et que vous avez raison ; mais abandonnez votre rôle de soldat, retournez dans votre coin

de poète, et soyez prêt à accepter la décision et la disgrâce populaire... »

On sent dans ces paroles un détachement désabusé. Tagore se rend bien compte qu'il n'a pas de chance d'être écouté de ses compatriotes que sa lucide intelligence ne parvient pas à convertir et qui préfèrent marcher à la suite de ce grand illuminé qu'est le Mahatma. La clameur de la foule en délire couvre complètement le son mélodieux de sa flûte, et découragé, il s'en va par le monde, tel un aède antique, déclamant sa noble chanson de la paix et de la réconciliation universelles.

Aussi son témoignage, pour précieux qu'il soit, ne nous apporte rien de précis et est loin de nous éclairer sur les véritables données du problème de l'Inde. Comme nous aimerions mieux avoir celui d'hommes de science, précis et positifs, tel le professeur Bose dont les recherches scientifiques sont couronnées par le prix Nobel, ou le Dr Coomaraswamy connu dans le monde savant par ses travaux d'art et d'archéologie.

A défaut de tels témoignages, contentons-nous de celui d'un homme de moindre notoriété bien qu'il soit le propre neveu de Tagore, dont le *Mercur de France* vient de publier un article sur la « Problème Hindou ». Il s'agit de M. Arya Kumar Chaudhuri, ancien élève de l'Université de Cambridge, établi aujourd'hui à Paris comme artiste peintre et qui prépare en ce moment un ouvrage mi-politique mi-philosophique sur l'Inde, intitulé : *Le vagabond sans amour*. C'est de ce livre qui va bientôt paraître en librairie que sont extraites les pages formant l'article en question.

M. Chaudhuri n'est pas tendre pour ses compatriotes en général et pour les politiciens nationalistes en particulier. Son jugement peut paraître parfois passionné et injuste. Mais sa sincérité évidente, sa profonde conviction jointe à sa qualité d'artiste complètement étranger à la politique et de brahmine tout-à-fait dégagé de tous préjugés de caste et de religion, donne à son opinion une valeur certaine et elle mérite d'être connue.

Cette opinion est que les maux dont souffre l'Inde ne proviennent pas du joug anglais, mais de la profonde misère de ce peuple, misère matérielle et misère morale. La patrie de Bouddha est devenue aujourd'hui la terre de la famine et de la superstition, de l'oppression et du fanatisme,

de la corruption et de la luxure. On frémit à la description de coutumes barbares, comme le mariage des enfants, le veuvage forcé, ou de superstitions révoltantes qui sous le couvert de la religion ne sont qu'un ensemble de pratiques ignobles, tel par exemple le culte du *Lingam*, l'organe créateur de l'homme.

« Shiva, une des trois manifestations de l'Etre suprême, est représenté sous la forme d'un *Lingam* et son adoration est prétexte à des pratiques répugnantes... »

« Dans certains temples consacrés à Shiva, les fidèles organisent des cérémonies où la tenue de rigueur est le nu intégral, réunions qui se terminent toujours par une bacchanale infernale.

« La stérilité étant considérée comme la pire des calamités, des sociétés se sont formées, dont les membres effectuent un travail identique à celui des étalons dans les bars. Ils parcourent les campagnes, offrant leurs services aux couples sans enfants. Chaleureusement reçus, logés, nourris, ils sont largement payés par ceux qui ont recours à leurs bons offices.

« Les prêtres de certains temples rendent aussi les mêmes services, moyennant une honnête rétribution, bien entendu. »

Comment un peuple qui se repaît de telles superstitions, qui s'enlise dans de telles pratiques serait-il capable de revendiquer des libertés politiques? Ces revendicateurs ne sont que le fait d'une minorité de politiciens sans foi et sans vergogne, suivie par une foule ignorante et fanatique. « Nos leaders politiques, dit Chaudhuri, ne sont que des histrions... Les grandes vedettes politiques sont de pitoyables cabotins. »

Mais ils s'entendent admirablement à jouer du sentiment religieux et se font facilement passer pour des inspirés ou des saints. Gandhi, certes, fait exception, car c'est sans conteste une belle et grande âme, mais malgré « sa belle intelligence et sa profonde perspicacité », il a commis « l'inconcevable maladresse » de déclencher « une action irréfléchie » qui en déchainant les passions met en peril le pays.

Tous ces hommes parlent de libérer l'Inde du joug des Anglais. Mais ce ne sont pas ces derniers qui sont les vrais oppresseurs de l'Inde. Celle-ci « est avant tout la victime de sa religion, de ses rites stupides, de ses coutumes ancestrales, de ses conventions ridicules et de ses traditions d'un autre âge. Ce sont là ses véritables,

sion ses seuls oppresseurs. Et le pays devint-il libre que ses fils n'en seraient pas moins asservis de par leur naissance même et leur mentalité.»

Il ne faut donc pas accuser les Anglais d'avoir fait le malheur de l'Inde.

« La situation présente n'est pas due au caprice d'un pouvoir mystérieux décidé, coûte que coûte, à maintenir l'Inde sous le harnais. Ce sont les Hindous eux-mêmes qui ont fabriqué de leurs propres mains le joug qui leur semble maintenant si pesant. »

La conclusion de l'auteur hindou est nette : elle est la condamnation absolue du mouvement nationaliste, une pure folie à ses yeux.

« Un peuple asservi n'a pas de politique. Demander, dit-il, un gouvernement national pour une nation inexistante est une pure utopie. »

Voilà l'opinion d'un Hindou cultivé sur le problème de l'Inde. Elle nous change complètement de l'idée que nous nous sommes faite jusqu'ici du mouvement national indien.

N'est-elle pas quelque peu exagérée ? Le neveu de Tagore n'a-t-il pas trop noirci le tableau et chargé ses compatriotes ? Une cause à laquelle des hommes dont on ne saurait mettre en doute le désintéressement et le patriotisme, comme

Tilak, comme Gokhale, comme Gandhi lui-même ont dévoué leur vie, ne peut pas, semble-t-il, être une mauvaise cause. Et c'est pousser loin le blasphème que de traiter tous ces hommes de fous, d'utopiques, ou même d'histrions et de cabotins.

Il n'en reste pas moins que l'Inde souffre moins du joug des Anglais, que de sa propre misère, de la profonde détresse matérielle et morale dans laquelle elle se débat et dont les Anglais s'efforcent justement de la tirer peu à peu. Et Chaudhuri a, somme toute, raison d'insister sur ce point, en cherchant à détourner ses compatriotes de la haine qu'ils professent pour l'Angleterre pour les engager à concentrer leurs efforts en vue de régénérer le pays et de le tirer de sa situation lamentable. Sa franchise un peu brutale peut-être ne manquera pas de lui attirer, -- il ne s'en fait pas illusion, -- la haine de bon nombre de ses compatriotes.

« Mais, dit-il, que m'importe ?... J'estime remplir ici mon devoir et, seul, mon grand amour pour mon pays, m'incite à porter brutalement le fer dans la plaie vive, afin d'en extirper les éléments gangréneux. Il est des actes infiniment douloureux qu'il faut néanmoins accomplir. »

PHAM QUYNH

## A TRAVERS L'ORIENT (1)

M. Max de Saint-Félix, gouverneur des colonies, qui fut, on se le rappelle peut-être, Chef de cabinet de M. Merlin, puis chef de service au Gouvernement général, et qui a quitté l'Indochine au commencement de 1930, vient de faire paraître chez l'éditeur Figuière un volume d'impressions de voyage intitulé *A travers l'Orient*.

Il est rentré en effet en France par la voie du Siam, des Indes, de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l'Italie, et au cours de cette rapide randonnée à travers de nombreux pays du lointain et du proche Orient, il a en voyageur averti fait une ample moisson de souvenirs et d'observations qui forment la matière d'une relation particulièrement instructive.

J'ai gardé un bon souvenir de cet excellent fonctionnaire qui joint à une vaste culture générale et une grande expérience administrative acquise en Afrique puis en Indochine, des qualités d'honnête homme. Nous avons eu ensemble de nombreux entretiens où, d'homme à homme, en toute sincérité et loyauté, nous avons échangé bien des idées et des opinions touchant les multiples problèmes de politique et d'administration qui se posent en ce pays. Et il m'a toujours fait l'impression d'un esprit clairvoyant et curieux, dégagé de tout préjugé et qui juge les choses avec beaucoup de bon sens et d'objectivité.

Ce sont ces qualités que je retrouve dans son récent ouvrage dont il a eu l'amabilité

(1) *A travers l'Orient*, 1930. Par Max de Saint-Félix, Figuière, éditeur. Paris.

de m'envoyer un exemplaire en hommage. C'est un livre simple, sans prétentions, où l'auteur raconte naturellement, posément, ce qu'il a vu et entendu au cours de son voyage. Et comme ce voyage se déroulait à travers des pays en mal de bouleversements et d'évolution, qui tous sont pris par cette fièvre de transformation plus ou moins violente qui secoue le monde depuis l'aurore du 20<sup>è</sup> siècle, on comprend l'intérêt que présente pour nous un récit précis et positif dû à un homme qui sait voir et observer et n'a pas besoin d'habiller la réalité d'un romantisme ou d'un exotisme de commande.

L'auteur nous apprend, dès la première page, qu'il « avait peu de temps avant la rébellion de Yèn-bay, terminé un volumineux ouvrage où, après avoir démonté, pièce à pièce, le mécanisme de la domination française en Indochine, il montrait les périls qui menaçaient celle-ci à bref délai. Des raisons de convenance et d'opportunité lui ont fait différer la publication d'un document étayé de faits précis et nombreux, propres à éclairer l'opinion sur les véritables causes de la crise actuelle. »

Comme nous brûlons du désir de lire ce livre qui serait certes d'une actualité brûlante et d'un intérêt palpitant ! Ce document, ce témoignage de premier ordre venant d'un homme dont nous connaissons l'impartialité et la compétence et qui fut placé dans des conditions exceptionnelles pour bien voir et juger, gagnerait à être le plus tôt possible versé au dossier du débat qui s'ouvre en ce moment sur la question de savoir quelles réformes d'ordre politique et administratif il conviendrait d'entreprendre et quel serait le meilleur système de gouvernement à instituer en ce pays.

En attendant, suivons l'auteur dans son voyage de retour en France effectué dans les premiers mois de l'année 1930, d'après un itinéraire qui traverse ou côtoie les pays les plus divers, le Siam, la Malaisie, la Birmanie, l'Inde, la Perse, l'Irak, la Syrie, la Turquie, la Grèce, l'Italie ; et négligeant les notations pittoresques, recherchons ses jugements ou ses impressions sur l'état politique des différents pays traversés.

Et d'abord le Siam, notre voisin immédiat, dont tous les Annamites envient le sort de nation indépendante et prospère. Ce pays compte un peu moins de 10 millions d'habitants, dont 1.500.000 seulement de vrais

Siamois, 7 millions de Laotiens et de Thaïs, le reste se composant de 400.000 Hindous et Malais, de 300.000 Chinois, de 125.000 Cambodgiens, Birmans et de nombreux montagnards mans, cham, etc., et immigrants annamites et javanais. C'est donc une mosaïque de races qui ne semblent pas constituer une nation bien cohérente et homogène, et « les tendances nationales récentes d'une jeunesse qui voudrait copier le fascio italien apparaissent un peu factices. »

« En y regardant de près, cependant, si les populations Thaïs et surtout laotiennes manifestent certains sentiments d'indépendance, ces mêmes populations assez amorphes et dociles se plient peu à peu à la discipline moderniste qui leur a été imposée. Ici, les Siamois, certes beaucoup moins nombreux comparativement que les Prussiens, jouent à peu près le même rôle que ceux-ci ont tenu dans l'unification de l'Allemagne. Il serait d'autant plus téméraire de compter sur une défaillance de l'Etat siamois que son régime de monarchie absolue, tempéré par les avis de sages conseillers étrangers, acceptés volontairement, est parvenu à de fort beaux résultats au point de vue politique et économique. Une politique extérieure habile l'a fait entrer par la grande porte dans le concert des nations civilisées et la sagesse de son administration lui a valu l'abolition du régime humiliant des capitulations. »

Quant à son armée, qui comprend 10 divisions avec un nombre important d'officiers ayant complété leur instruction militaire en Europe et au Japon, avec le service obligatoire institué depuis 1917, une artillerie dotée de canons de 75, une aviation importante, elle constitue une force au service d'un nationalisme qui se manifeste ultra-chauvin et prend déjà des allures d'une sorte de *pan-thaïsme*.

« Le Siamois ne serait donc pas un adversaire négligeable, le cas échéant, contre une puissance coloniale obligée d'agir loin de ses bases, parmi des populations d'un loyalisme douteux. »

Du Siam, nous passons en Malaisie britannique qui est plutôt une Malaisie chinoise, puisque sur les 3.500.000 habitants que compte les Straits Settlements, il y a 1.200.000 Chinois. Mais comme l'a dit l'auteur anglais Finlayson il y a plus d'un siècle,

« le gouvernement britannique protège leurs biens et leurs personnes et ne néglige rien pour les attirer sur son territoire, car en retour il profite de leur industrie et des vastes spéculations auxquelles ils se livrent d'ordinaire. »

Cette situation n'inspire aucun souci aux Anglais qui d'ailleurs s'entendent à gouverner et administrer leurs possessions avec un minimum de personnel. L'auteur observe qu'en Malaisie anglaise, en Birmanie, aux Indes comme dans les colonies de l'Ouest africain, « ce sont les occasions extrêmement rares où l'on peut voir extérieurement des fonctionnaires britanniques à l'œuvre. Ainsi on ne note quasi jamais d'éléments européens participant à la police de la rue, encore moins de visages blancs derrière des guichets, tels que ceux des offices postaux... » Mais si les fonctionnaires anglais sont peu nombreux, « ils savent admirablement faire travailler leurs *clarks* et contrôler tous les actes des *natives* chargés de fonctions actives. »

Sur le bateau qui amène l'auteur de Péang à Rangoon, il fait la connaissance d'un avocat hindou de Lahore et d'un commerçant chinois de Hong-kong. Ces deux hommes donnent leur sentiment sur les Anglais, et leur conversation se termine sur un ton aigre-doux par cette interruption de l'avocat :

« — Il faudra bien pourtant qu'ils partent ces Anglais !. »

« — C'est entendu, répartit le Chinois, en souriant, mais ils ne sont pas encore partis et vous êtes plus incapables que mes compatriotes de maintenir l'ordre. Je vous prédis que ce sera un joli gâchis quand ces Anglais que vous abhorrez, que je n'aime guère, mais dont je reconnais le rôle indispensable, auront quitté ce pays... »

C'est également l'opinion de l'auteur : on peut ne pas aimer les Anglais, on doit convenir que leur présence est nécessaire aux Indes qui souffrent moins de leur joug que de la misère morale et matérielle, des préjugés religieux et sociaux de leurs populations en grande majorité ignorantes et fanatiques, profondément divisées par le régime des castes et la différence des croyances. Et la conclusion qu'il tire des entretiens qu'il a eus avec les Hindous est la suivante :

« L'est de l'intérêt de l'Inde de supporter le *british paramount* comme un ma-

lade s'astreint à prendre une potion désagréable et salutaire. Je sais néanmoins par expérience qu'en de telles matières la raison ne pèse pas une once vis-à-vis des questions de sentiment. On est en présence d'une mystique que des faits évidents sont impuissants à détruire. »

Cette mystique, c'est la mystique nationaliste, et c'est elle qui guide les swarajistes hindous dans leur lutte acharnée pour l'indépendance plutôt que l'intérêt bien compris des populations de l'Inde. Et la mystique est irrésistible, parce qu'elle est la somme de toutes les forces affectives et irraisonnées qui viennent des profondeurs du subconscient et contre lesquelles il est impossible de lutter par des raisonnements clairs et des démonstrations logiques.

Et cette mystique mène le monde, surtout depuis la guerre. On la retrouve partout, à l'origine de tous les mouvements qui d'un bout à l'autre de l'Orient secouent les nations et les peuples jusque dans leurs assises les plus profondes. On la retrouve en Perse, en Arabie, en Syrie, en Turquie, en Italie où elle s'exaspère sous la forme du fascisme.

Mais nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans toutes les étapes de son voyage si documenté et si suggestif. Arrêtons-nous à cette étape indienne, la plus importante et la plus intéressante de toutes, car c'est là que se joue un des drames les plus formidables de notre époque : la lutte entre le nationalisme indien et l'impérialisme britannique.

Dans cette lutte qui chaque jour prend des proportions plus grandes, quelle sera celle de ces deux forces qui triomphera ?

« L'avenir dira si le nationalisme hindou qui vit surtout de xénophobie, mais ne semble pas avoir de racines profondes dans la masse se révélera assez fort pour détruire l'empire des Indes et ouvrir la porte à une anarchie sans fin... Mais dans les conditions actuelles et à moins d'une invasion étrangère improbable, la force de l'Angleterre signifie du moins que celle-ci partira à son heure et avec les garanties qu'elle jugera indispensables d'exiger... De combien de puissances colonisatrices peut-on en dire autant ? »

La conclusion que l'auteur tire de son voyage qui est une sorte d'enquête, c'est qu'il « existe dans tout cet immense con-

minent asiatique un mouvement lent mais irrésistible pour se dégager de l'emprise occidentale.»

Et faisant un retour sur les derniers événements d'Indochine il dit :

«Maintenant que ces événements se sont estompés et qu'apparemment tout est rentré dans l'ordre, il ne faudrait pas croire qu'ils ne se renouvelleront pas, si on se borne à quelques timides réformes. Des

forces secrètes et insaisissables continuent à travailler sans relâche contre nous et, si l'on n'y applique pas un antidote puissant, le réveil sera terrible...»

Cet avertissement nous donne un avant-gout du livre que M. de Saint-Félix a écrit sur l'Indochine. Nous attendons avec impatience sa publication.

PHAM QUYNH

## LE MYSTÈRE DE LA CHINE

La Chine, dont l'avenir prochain reste obscur, attire toujours les regards de l'Europe et la surprend par une mentalité qui n'a pas encore, comme la japonaise, adopté franchement les formes logiques de la nôtre. C'est pourquoi l'étude des antiques philosophies qui ont formé l'âme chinoise reste si attrayante. La belle publication de l'Institut Perinan à Paris, *La Psychologie et la Vie*, consacrait son numéro d'août au centenaire du Romantisme et voulait bien me faire en quelque sorte les honneurs de ce fascicule par la place qui y est réservée à ma pensée. Or, son savant directeur, M. Masson-Oursel, professeur à la Sorbonne, y donnait une pénétrante étude sur *Le Romantisme et le Naturisme d'Extrême-Orient*. Ces pages évoquent les parentés qui relient le taoïsme, la plus ancienne des philosophies chinoises, au romantisme européen de ces cent cinquante dernières années. Tout en renvoyant le lecteur à ce morceau excellent, je voudrais reprendre le même parallèle d'après de récents travaux allemands, en particulier d'après une étude du professeur Richard Wilhelm, spécialiste des choses de la Chine.

Le taoïsme doit son nom au principal ouvrage de Lao-tsé, le *Tao Té King*. Mais, de l'auteur de ce livre, on ne sait rien, si ce n'est qu'il fut bibliothécaire impérial dans la résidence des souverains de la dynastie Tchéou, et que Confucius, son contemporain (au sixième siècle avant Jésus Christ), jugea bon de lui faire visite pour avoir avec lui un entretien resté fameux dans les annales du Céleste Empire. En fait, Lao-tsé paraît plus archaïque, et leur conversation doit être légendaire.

Figure presque mythique en effet que ce Lao-tsé. Il représente la Chine du Sud, celle du Fleuve Bleu, plus imaginative en matière de mythologie, plus confiante envers la nature que le Nord chinois, bassin du torrentueux Fleuve Jaune. En effet, dans les deux hémisphères du globe terrestre que sépare

la ligne équatoriale, l'existence devient plus facile et plus riante à mesure qu'on marche du pôle vers le tropique. Il y a donc entre confucianisme et taoïsme quelque chose du contraste qui se marqua, dans la Hellade antique, entre l'apollinisme, d'origine septentrionale, et le dionysisme, d'extraction méridionale.

Pour Confucius, la culture est achèvement, harmonisation de la nature. Lao-tse n'y voit que défaillance regrettable du sens original de la Vie et, par conséquent, instrument assuré de déchéance vitale. En termes violents, il stigmatise toute civilisation comme l'école du brigandage et du meurtre, prêchant, dès ce siècle lointain, le retour à la nature, qui est incarnation des idées éternelles, manifestation des volontés de l'Univers (*Tao* signifie à peu près Cosmos en chinois). Donner un nom à ces idées, les désigner par un mot, c'est déjà commettre une faute : car ce nom exprime la *Possibilité*, et le règne de la possibilité (de la prévision à échéance), accessible à la seule connaissance intellectuelle, est la *porte ouverte à tous les maux* dans la société humaine. De la prévision naît, en effet, le *Désir* (la volonté de puissance) qui jette l'homme dans le malheur en le poussant à se décider selon sa volonté propre. Et l'on peut conclure de là que l'attitude recommandée par le taoïsme ressemble à la mystique chrétienne d'abandon ou quêtisme, qui, dégagée des cadres rationnels ecclésiastiques, a engendré le naturisme romantique pour une part.

Du concept et du mot, opine encore Lao-tsé (c'est-à-dire du *Logos* grec qui a aussi le sens de Raison), naît le monde chaotique de l'homme qui s'oppose au monde de la Nature si parfaitement accompli. La sagesse serait de n'agir jamais *consciemment*, mais de s'abandonner sans cesse et sans réaction au Devenir spontané de la Vie ; il faudrait ne rien désirer ni vouloir, mais dans une simplicité sans paroles, dans une paisible *contemplation* de l'univers, attendre ce dont

Le Sens du monde aura décidé de nous gratifier : il faudrait enfin ne rien haïr, ne rien combattre, aimer toutes choses, s'offrir en toute occasion pour appuyer l'élan d'autrui. Une profonde douceur distingue, on le voit, cette philosophie, née dans des régions dont le climat se rapproche de celui qui vit surgir le bouddhisme.

Tandis que Confucius examine et pèse, de sang-froid, les méthodes expérimentales (donc rationnelles déjà que d'anciens maîtres ont proposées pour faciliter, pour ordonner la vie sociale, tandis qu'il approuve ces traditions en principe et n'en élimine que ce dont l'expérience continuée de l'espèce a démontré l'erreur ou l'insuffisance, Lao-tsé affirme sans hésitation la nécessité pour l'homme de retourner vers le niveau vital qui est commun à tous les êtres de la nature. Il fait profession de mépriser la situation culturelle isolée de l'homme. C'est seulement, dit-il, quand nos congénères, avec de gros os et des estomacs repus, avec de faibles désirs et une affectivité peu exigeante, vivront de nouveau en conformité avec la nature, que l'âge d'or pourra reflourir. Il est très vraisemblable, d'ailleurs, que Lao-tsé ne croyait guère à la possibilité de restaurer un pareil âge d'or : il le présente à titre d'idéal, espérant agir sur les esprits de ses contemporains et obtenir d'eux que leurs efforts, la perfection technique ne les entraînent pas trop loin de la vie plus simple des ancêtres.

Les érudits en ces matières nous apprennent encore — et ceci est moins intelligible à notre pensée européenne, mais explicable sans doute, par les circonstances mal connues, de l'évolution intellectuelle en Chine — que les vues vénératrices de Lao-tsé sur la nature auraient pourtant contribué à préparer, elles aussi, la domination de la nature par l'homme, auraient même favorisé chez ses disciples une morale presque machiavélique et servi une philosophie opportuniste de l'Etat. Quoiqu'il en soit, on a pu dire avec vérité que tout lettré au Céleste Empire est confucéen par ses facultés conscientes, mais que l'inconscient des classes dirigeantes emprunte à Lao-tsé quelque chose de son calme, ennemi de la précipitation et des décisions trop promptes. Et le christianisme de notre époque classique a connu lui aussi, la « dévotion du retardement » dans les dé-

cision prise et dans leur exécution ultérieure ; ce qui peut être parfois, en effet, une attitude fort rationnelle de l'esprit.

Il est d'ailleurs évident que les philosophies mystiques de l'Orient ancien, taoïsme aussi bien que bouddhisme, sont vues par nous à travers notre expérience historique et philosophique infiniment élargie, depuis quatre siècles surtout : expérience dont témoignent assez les progrès vertigineux qui furent par nous accomplis en tous sens au cours de la période moderne. Notre supériorité nous conduit alors à lire, dans ces textes très antiques, des intentions que n'y mirent pas toujours leurs auteurs, encore engagés, par toute une portion de leur être psychique, dans les superstitions du fétichisme et de la magie. Bien souvent ils ont dû prendre au sens propre des assertions marquées de primitivisme dans les lesquelles nous nous plaisions à voir de pénétrantes allégories.

La culture européenne est éminemment assimilable par toutes les races quelque peu éveillées du globe, parce qu'elle est logique, raisonnable, supérieurement ordonnée, et peut donc être acquise par l'extérieur en quelque sorte, sans qu'il soit nécessaire aux néophytes de passer (comme c'est les cas pour les adaptations esthétiques ou religieuses) par des émotions vitales particulières et gouvernées par une ancienne tradition. En d'autres termes, pour devenir participant de notre culture, on n'a pas besoin de revivre en soi le long processus de progrès qui a mis sur pied cette culture : au lieu que le contraire est vrai quand nous entreprenons de nous assimiler une pensée plus primitive et plus arbitraire que la nôtre. C'est pourquoi le succès de cette dernière tentative est autrement difficile à réaliser.

J'ajoute que le taoïsme, et même le confucianisme, susceptibles de si satisfaisantes interprétations morales et sociales dans nos esprits sympathiquement accueillants, sont encore mêlés en Chine à des conceptions magiques, diaboliques ou occultistes assez basses. Aussi le spectacle que nous donne en ce moment cet immense et chaotique empire, dont le passé fut grand, n'est-il pas encore celui de la sagesse, — fût-ce de cette sagesse assez imparfaite que nous pratiquons présentement en Europe.

Baron ERAEST SEILLIÈRE,  
Membre de l'Institut.

## ACTION ET RÉACTION INTERASIATIQUES

J'ai lu il n'y a pas longtemps, sous la signature B. Nikitine, de fort intéressantes réflexions au sujet de l'activité japonaise dans l'Asie Occidentale. Et l'auteur concluait : « Panasiatisme ? Pas encore.

Intersasiatisme, depuis longtemps ». Cette appréciation est entièrement la nôtre.

À l'heure actuelle, beaucoup de gens dans le public, croient, à lire les événements de Chine, que ce pays est en voie de dislocation

définitive. Ignorant tout de l'histoire du céleste empire, ils ne savent pas que depuis le moment où les Chinois apparaissent dans l'histoire, environ vingt cinq siècles avant l'ère chrétienne, l'unité politique chinoise, à bien des reprises, fut totalement inexistante. Jusqu'au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, il n'y en eut point. Elle fut l'œuvre de l'empereur Che-houang-ti, qui en 221 avant J.- C., groupa sous son autorité le pays depuis la Grande Muraille jusqu'aux régions maritimes de notre Indochine actuelle.

Mais ensuite, après les Rann, cette unité politique se rompt. L'empire est en anarchie sous l'insurrection des Turbans Jaunes, et, en 220 après J.- C., il est coupé en trois parties : Chine du Nord, Chine du Sud et Royaume de Rann. Un instant, en 265, sous le fondateur de la dynastie Tsin, la terre des dix-huit provinces va reformer une masse homogène. Mais, de 420 à 581, s'ouvre une nouvelle et longue époque de division qui ne finit qu'avec les Souei et les Trang. Ces derniers recréent une Chine vaste et puissante allant de la Corée au Tnerghana. Et en 677, tout s'écroule, l'empire retombe au dernier degré d'anarchie et d'impuissance pour finir morcelé en un grand nombre de principautés. Puis sous les Song, à la fin du X<sup>e</sup> siècle, une Chine homogène renaît des débris

L'histoire nous enseigne ainsi que l'unité politique de l'empire n'a été réalisée qu'à des intervalles parfois très éloignés au cours des siècles et que l'apparente dislocation actuelle n'est qu'un épisode semblable à bien d'autres. Je sais bien que maintenant un facteur nouveau intervient, et non petit : le contact avec l'Occident, la pénétration de l'Occident, que cela agit comme un étrange élément de trouble dans une antique civilisation aux traits bien fixés. Mais je crois qu'en fin de compte cela n'a pas beaucoup d'importance si l'on considère l'avenir. Et je n'ai rappelé l'inhomogénéité politique si frappante de la Chine au cours des siècles que pour faire ressortir mieux son unité morale. Allez à Canton, allez dans le nord de la Chine, au Setchouen, sur les plateaux du Kwei-tcheou, vous serez frappé par les différences ethniques. Le grand Chinois du Nord diffère remarquablement du Cantonais court et gras. Par la taille, par le tempérament, par le mélange avec des Mongoulo-turcs dans l'Ouest, avec des Toungouzes et des Mandchous dans le Nord, avec les Thais ou des Lolos au Sud-Ouest, il s'est créé des types offrant de grands écarts physiques.

Ces groupements parlent des langues très différentes. Mais un lien étroit les réunit : l'écriture en caractères idéographiques identique pour tous. Et cela fut d'une importance essentielle dans la vie de la Chine. Un Cantonais et un Pékinois parlant ensemble

ne se comprennent pas, mais qu'ils lisent un même texte, ils l'entendent tous deux de la même façon. Et ainsi une même pensée est devenue celle de toute la Chine. S'il n'y a pas une race chinoise, mais des races, il n'y a en réalité qu'une âme chinoise, et du Petchili à la Birmanie, de Suanghai au Haut Fleuve Bleu, il n'y a qu'une Chine morale, coulée dans le même moule de l'éthique confucéenne et des croyances bouddhiques ou taoïstes. C'est pourquoi les événements actuels n'ont qu'une importance relative. A notre sens, l'unité politique chinoise, si paradoxal que cela puisse paraître, se reconstitue à son tour. Et cette unité, c'est nous Occidentaux qui l'avons provoquée.

J'ai tout à fait l'impression que la Chine représente à cette heure, sur une étendue bien plus vaste, l'Allemagne au temps de la guerre de Trente ans. C'est l'histoire des Wallenstein, des Tilly, des Bernard de Saxe, de ces chefs d'armée, de ces princes luttant les uns contre les autres, passant d'un camp à l'autre. Or c'est de la guerre de trente ans que sortit le début de l'unité politique allemande, comme cette même unité sortira des ces luttes de généraux, de ces partis politiques chinois, dont les armées passent comme un flux et un reflux incessants sur les malheureuses provinces. Et, il n'y a aucun doute que si les nécessités l'exigeaient, du jour au lendemain les partis ennemis feraient bloc contre l'Occident, et l'Europe par son action ne pourrait que hâter l'unité en formation.

Nous reconnaissons donc qu'il y a une unité morale chinoise, un esprit chinois indéniable. Mais allant de la partie au tout, nous disons maintenant que cet esprit chinois fait partie d'un « esprit asiatique »

M. Nikitine fait allusion au rôle du Japon, champion des races orientales dans le Pacifique. Il montre comment le Japon s'intéresse à l'évolution de l'Afghanistan. Il indique sa politique en Perse, l'attention qu'il apporte aux études islamiques. Mais cet « esprit asiatique » que le Japon désire incontestablement diriger est déjà bien ancien et plonge ses racines dans un passé très reculé. Nous sommes heureux de le voir soutenir une thèse d'une vérité profonde que nous avons exposée nous-mêmes, il y a douze ans déjà — quand il écrivit : « Le pansiasitisme... a été trop vite ridiculisé, d'une part, mal interprété, exagéré de l'autre... Il serait peut-être plus prudent de rechercher s'il n'y a pas une mentalité asiatique commune qui aura les mêmes réactions dans certains cas et qui s'enracine dans un passé très profond. Il ne faut pas croire, en effet, que les nations asiatiques vécurent, de longs siècles durant, séparées par des cloisons étanches. Bien au contraire. Les spécialistes le savent. Le public l'ignore malheureusement et vit sur une illusion ».

Mentalité commune enracinée dans un lointain passé. Oui, Je reprends cet ouvrage admirable, *Les idéaux de l'Orient*, du grand écrivain et du grand penseur japonais Okakura (Kakuzo), qui, dans la littérature internationale, dans l'histoire de l'art et de la psychologie des races occupe une place prééminente. Cet Extrême-Oriental écrivit directement en anglais, dans un style à la fois concis et imagé, élégant et puissant. Il possédait à fond les littératures européennes. Il était nourri d'Homère, de Dante, de toute notre littérature classique. Il était non seulement érudit dans l'art chinois, hindou, coréen, japonais, mais il jugeait avec sûreté les arts et les civilisations circumméditerranéennes dont il avait senti toute la grandeur et la beauté. Ce fut un grand philosophe dans le sens de la philosophie de l'histoire. Son opinion doit donc nous être précieuse.

Les *Idéaux de l'Orient*, ce sont la religion, la philosophie, l'art dont s'est inspirée la vie de l'Asie et qui malgré les différences ethniques ont fait l'unité de l'Asie. Le livre commence ainsi : « L'Asie est une », phrase brève, préemptoire et qui nous avertit, nous gens d'Occident. Il poursuit : « L'Himalaya ne sépare que pour les mieux accentuer deux puissantes civilisations : celle de la Chine communiste (1) de Confucius et celle de l'Inde individualiste des Védas. Mais ces barrières de neige ne sauraient interrompre, ne fût-ce qu'un instant, l'expansion de cette passion de l'absolu et de l'universel, patrimoine spirituel commun aux races asiatiques, qui leur permit de créer toutes les grandes religions du monde et les différences des peuples maritimes de la Méditerranée et de la Baltique qui aiment à se confiner au particulier et à rechercher les moyens plutôt que les fins de la vie ».

Insistant sur l'unité spirituelle de l'Asie, il démontre avec une précision rigoureuse comment l'histoire de l'Inde, de la Corée, de la Chine et du Japon forme un tout inséparable, qu'il est impossible d'étudier une période d'une race d'Asie sans rattacher cette période aux événements religieux ou artistiques qui ont affecté les autres, et il jette les bases précises d'une histoire du Japon en la rattachant à celle de la Chine et de l'Inde. Il montre comment le bouddhisme, « ce grand océan d'idéalisme, dans lequel se jettent tous les courants de pensée de l'Orient asiatique », et en même temps l'onde de mouvement suscitée par lui, sortant de l'Inde, a créé des centres d'ébranlement suivis d'une diffusion immense en Chine, en Corée et au Japon, et comment le confucianisme à son tour est venu au Japon se superposer au bouddhisme.

Interactions incessantes. Le Japon reçut l'art Rann de la Chine et l'hindouisme, comme en Chine, y indique fortement son empreinte, au VI<sup>e</sup> siècle. De 700 à 800 ap. J.-C., toute la pensée asiatique s'élevait vers la vision lointaine de l'universel abstrait que le bouddhisme avait apporté de l'Inde. A Loyang, capitale de la Chine sous les T'ang, il y avait plus de trois mille moines hindous. Okakura rappelle qu'ils donnèrent certaines valeurs phonétiques aux caractères idéographiques chinois « mouvement qui eut pour résultat, au VIII<sup>e</sup> siècle, la création de l'alphabet japonais actuel. »

Il y a un petit conte asiatique populaire qui illustre d'une façon bien remarquable l'importance de ces actions et réactions interasiatiques. Trois voyageurs, un Hindou, un Japonais, un Chinois, se sont réunis à Loyang, la capitale des T'ang : « En nous rencontrant ici, dit le Chinois, nous formons un éventail. La Chine est le papier, l'Inde les rayons et notre hôte japonais le talon, petit mais indispensable. »

L'invasion mongole, les cavaliers de Gengis Khan arrêtaient ces échanges intellectuels, artistiques et religieux. « L'Islam, dit Okakura, interposa entre la Chine et l'Inde une barrière plus haute que l'Himalaya lui-même. Par la conquête mongole de l'Asie, la terre de Bouddha fut divisée pour n'être plus jamais réunie ».

Seul épargné, le Japon se trouva dès lors, comme le dit M. Gérard, le « dépositaire et presque l'héritier de la civilisation asiatique ». A cette heure où l'Asie s'éveille de nouveau et se souvient de sa vieille unité spirituelle, il rêve « de maintenir, non sans l'enrichir encore, le legs de l'Asie, jusqu'au jour où il lui serait donné, à la faveur de circonstances nouvelles, de revivifier lui-même les sources de l'ancienne unité asiatique, et, qui sait ? d'ouvrir à l'Asie elle-même d'autres et plus vastes horizons ».

Et si les trois voyageurs de Loyang se rencontreraient de nouveau, le Chinois ne verrait plus dans le Japon le modeste talon de l'éventail, mais la forte main qui voudrait le manier.

Que cet interasiatisme, que l'on appelle panatisme, soit agressif, nous ne le croyons pas non plus pour le moment. Qu'il doive se développer de plus en plus, nous en sommes convaincus. Mais dangereux ou non, ce qui est le secret de l'avenir, il aura du moins un avantage. Il sera peut-être un des facteurs stimulant un groupement plus étroit des intérêts de l'Europe et indirectement la rendant forte contre les tyranniques exigences d'une Amérique enivrée et âpre au gain.

Herbert WILD.

(1) Fait opposition à individualiste, communiste a ici un sens purement moral. Les communistes ont joué de l'équivoque.